



Écrit par
Jean-Christiand N'CHO

LADY
WITH
ATTITUDE

Un matin de Juin mille-neuf cent quatre-vingt aux environs de quatre heures du matin, dans un petit village du grand sud de la Côte-d'Ivoire, une jeune demoiselle de seize ans mit au monde une magnifique fillette. L'accouchement s'est déroulé dans des conditions ardues. Le centre de santé urbain étant à quelques kilomètres du petit village; il était quasi impossible de le rejoindre par manque de moyen de transport. D'ailleurs, le seul moyen de transport qu'il y avait dans le village à cette époque était la mobylette de tonton Assi.

L'accouchement dû s'exécuter sous la supervision de la matrone. Cette vieille femme, dont l'expérience n'était plus à présenter, a vu passer sous son orchestration un peu plus de deux cent vingt naissances. Elle vit sortir bon nombre de générations. Sa « patiente » du jour fut elle-même sortie par elle, tout comme la mère de sa patiente le fût également. Elle était toujours disponible quelle que soit l'heure. Elle ne se faisait jamais prier. La preuve en est qu'elle était encore présente ce jour-là alors même que les coqs du village n'avaient pas encore débuté leur concert du matin.

Cette demoiselle qui venait de mettre au monde pour la première fois était Apo ma chère mère et le bébé qui venait de naître était bien

évidemment moi. Mon enfance, bien que tendre, n'a pas toujours été joyeuse.

J'ai été séparée deux mois après ma naissance de ma mère qui devait rentrer en ville chez sa tutrice pour reprendre les cours. Elle était en classe de troisième et ne pouvait pas m'emmener avec elle car il fallait quelqu'un de plus mature et qui avait assez de temps pour s'occuper de moi. Je fus alors confiée à ma grand-mère qui s'occupa de moi pendant mes quatre premières années.

Quant à mon père, il ne savait même pas que j'étais née. Il était tout comme ma mère élève, mais en classe de terminale. Il suivait les cours dans une localité éloignée de la nôtre et il n'avait pas été informé de ma naissance. Il ne m'a vue pour la première fois que lorsque j'eus un an. J'ai été conçue par la fredaine de mes parents et j'en ai longtemps payé le prix.

Tout commença à l'âge de quatre ans. Je fus alors amenée à ma tante qui était institutrice. Elle vivait avec sa fille et un autre petit cousin. Notre vie de famille était assez calme malgré la précarité qui la minait. Ma tante enseignait dans une petite localité à l'intérieur du pays. Elle était donc très souvent confrontée à de nombreux

problèmes. Elle était rarement payée et faisait quasiment du bénévolat. Elle arrivait à s'en sortir grâce à la vente de certains mets et friandises pendant les heures de pauses. Elle était sur pied dès quatre heures du matin pour cuisiner. Nous devions nous lever comme elle pour l'aider bien que nous n'ayons pas le droit de manger ce qu'elle cuisinait. Cela était consacré uniquement à sa vente. Il nous arrivait de ne pas manger certains midis. Le seul repas certain était celui du soir. A chaque jour suffisait sa peine comme le dit la Bible. Mais je ne me suis jamais plainte de rien. Ma tante que j'appelais affectueusement maman nous avait appris à vivre avec discipline. Les jours où on avait assez, on mangeait à satiété. Les jours où on avait peu, on devait apprendre à se contenter de ce que le ciel nous donnait comme pain du jour. Il arrivait souvent à maman de ne pas avoir assez d'argent pour les factures et la nourriture. Lorsqu'il lui arrivait d'être confrontée à ce dilemme, elle privilégiait toujours le repas. Pour elle, il était préférable de dormir dans le noir et souffrir des piqûres de moustiques en ayant le ventre plein. Elle nous disait que s'il ne lui restait rien après avoir fait le marché, nous mangerons quand même et après avoir mangé nous mourions si Dieu le décidait. Alors, elle préparait avec amour et nous mangions avec tant d'appétit comme si c'était notre dernier repas. Et lorsque la compagnie

d'électricité venait nous enlever le compteur, faute de paiement, nous dormions dans la chaleur totale. En dépit du sommeil, maman sacrifiait ses nuits en nous soufflant à l'éventail, juste pour que nous ne sentions pas cette désagréable chaleur.

C'était encore bien plus compliqué de jongler entre les dépenses quotidiennes, déjà bien supérieures à son revenu insuffisant, et le traitement de ma maladie. En effet, je souffrais de la sicklémie. Et le traitement de cette maladie était excessivement coûteux. J'avais des crises et des douleurs insupportables aux articulations. Sans oublier ces anémies interminables qu'il fallait toujours combler avec des poches de sang. Mais maman a tant bien que mal fait son possible pour que je puisse toujours être en bon état.

Je l'aimais énormément. Elle a tant fait pour moi. Elle m'a enseigné de nombreuses valeurs. Grace à elle, je sais m'adapter à tout type de situation. Je lui dois beaucoup plus qu'à mes propres parents. Et je l'aime autant que mes parents. Cependant, en raison d'un évènement malencontreux, je dû la quitter pour rejoindre une autre tante, cette fois-ci, c'était la grande sœur de mon père. J'y suis restée jusqu'à ce que j'obtienne mon entrée en sixième.

Mon passage chez cette deuxième tante était moins difficile. Cette dernière vivait avec son mari qui l'aidait pour les différentes dépenses de la maison. J'arrivais à manger à ma faim bien qu'on ne vivait pas dans l'opulence.

Pendant les vacances, je me rendais chez ma mère. Celle-ci ne pouvait toujours pas s'occuper de moi car elle ne travaillait pas encore. Je devais donc me contenter de la voir en vacances ou lors des rares visites qu'elle effectuait chez ma tante. J'adorais passer du temps avec elle, même si j'ai vécu pendant ces moments-là de tristes souvenirs. J'ai vu mon père, lorsque j'avais sept ans, se rendre chez ma mère pour rompre avec elle sous prétexte qu'elle ne travaillait pas et qu'il avait trouvé une femme qui, elle, avait du boulot. J'étais témoin de toute la scène. Il l'a fait devant moi: nous abandonner sans gêne ni regret. Ce jour-là, j'ai commencé à le haïr pour ce qu'il a fait subir à ma mère. Ma mère a fait tant de sacrifices pour mon père. Elle a même sacrifié sa classe de quatrième pour lui, en lui offrant la somme destinée à sa scolarité pour ne pas que mon père manque son année de bac. Et maintenant qu'il travaillait et menait une vie stable, il la larguait sans même regarder en arrière. J'étais encore une enfant mais je n'oublierai jamais ce jour. Je n'oublierai jamais les

larmes que ma pauvre de mère a versées ce jour. Je n'oublierai jamais comment elle l'a supplié à genoux de ne pas la quitter. Mon cœur était meurtri. Je m'étais cachée dans la chambre pour pleurer. Je commençais à bien l'aimer et il venait de tout gâcher.

L'année qui suivit, je passai encore les vacances chez ma mère et là; l'une des choses les plus horribles de ma vie s'est produite. Ma mère avait une amie qu'elle fréquentait régulièrement. Chaque fois qu'elle devait se rendre chez cette amie, elle y allait avec moi. L'amie de ma mère vivait avec son petit frère qui avait environ la quinzaine. Il était gentil et jouait avec moi chaque fois que je venais. Il disait que j'étais très belle et qu'il allait me marier. Il m'appelait même sa femme et il ne cessait de me rabâcher qu'il était mon mari.

Mais voilà qu'un jour ma mère et son amie devaient se rendre au marché pour quelques emplettes. Ma mère m'a donc laissée seule en compagnie d'Eliam, le petit frère de son amie. Il était censé me surveiller mais au lieu de cela. Il a préféré me faire du mal.

Nous étions seuls dans la maison en train de regarder la télé. Eliam décida alors de mettre à la télé un film avec scènes pornographiques. Je n'étais qu'une enfant et je ne savais pas de quoi il s'agissait. Je

n'avais jamais vu ce genre de films auparavant. Cela me faisait bizarre mais je ne disais rien. Eiam se mit à un moment à me tripoter. Il me demanda ensuite de toucher son sexe ; chose que j'ai refusé car j'avais peur. Il me força à le faire et il enfila ensuite sa main dans ma culotte. J'ai tenté de fuir mais il me saisit par le bras. Vu que j'essayais de me débattre, il m'a alors jetée dans le divan et m'a immobilisée d'un seul bras, les mains croisées sur la poitrine. J'étais toute frêle et je n'avais pas assez de force pour lui résister. Alors je commençai à le supplier en pleurs. Mais il me gifla et m'ordonna de la fermer. J'avais déjà mal et comme si cela ne lui suffisait pas, il appuya son pouce avec violence contre mon sexe. J'avais extrêmement mal, je ne pouvais m'empêcher de crier. Mais il continua. Il s'est introduit en moi et je senti quelque chose se déchirer dans mon bas ventre. C'était la pire douleur que j'ai connue depuis ma naissance. Comme je continuai à hurler alors il retira son tricot et me l'enfonça dans la bouche pour me faire taire. Je pleurais à chaudes larmes pendant qu'il continuait avec plaisir à me blesser. J'avais du sang qui coulait abondamment. J'étais morte de douleur. Au bout de quelques minutes, il se retira et m'emmena dans la salle de bain pour me laver. J'ai ressenti cette douleur inoubliable lorsque l'eau touchait mes parties génitales. Elles brûlaient littéralement.

J'avais énormément mal, mais il m'a menacée de ne rien dire sinon il me ferait encore plus de mal. De toute façon, je ne pouvais en parler en personne. J'avais trop peur et trop honte à la fois. Je me sentais sale. Malgré mon jeune âge, je savais que j'étais souillée et que cette image ne sortirait jamais de ma tête. J'ai longtemps encaissé ce lourd poids et je n'en ai jamais parlé à qui que ce soit, même pas à mon miroir. Le simple fait d'y penser me fait si mal, je suis répugnée. Il m'a enlevé ma dignité moi qui étais une petite fille si innocente. Aucune fille, je dis bien aucune fille au monde ne peut imaginer que son premier rapport intime se déroule de la sorte; que sa virginité soit volée avec violence et surtout dans la douleur et les pleurs.

Après ce jour, je suis devenue une toute autre personne. J'avais peur de tout le monde; en particulier des hommes. Tout ce qui attrayait à la gente masculine me faisait peur. J'avais des réactions surprenantes. Lorsqu'une personne me touchait l'épaule par derrière, je sursautais brusquement. Je pleurais la nuit pendant que je dormais. Ma mère soupçonnait quelque chose. Elle m'a plusieurs fois questionnée pour savoir ce qui n'allait pas chez moi mais je lui répondais toujours qu'il n'y avait absolument rien. Ses doutes se renforcèrent lorsqu'elle se rendit compte que je ne voulais plus

l'accompagner chez la grande sœur d'Eliam. Elle savait qu'il se passait quelque chose; mais quoi ? Je le lui ai toujours caché.

Bon nombre de filles, de femmes vivent également comme moi. Elles vivent la même souffrance dans la peur; la peur de leur bourreau, la peur du regard de la société, la peur de la réaction des parents, la peur d'être pointées du doigt, la peur des railleries.

Et ce qui renforce, d'ailleurs, la position de ces victimes; c'est que le plus souvent lorsqu'elles ont le courage d'en parler, elles sont critiquées durement. De toute façon, qu'elles en parlent ou non, elles sont la plupart du temps portées pour fautives.

Le plus surprenant, c'est que certains hommes sont aussi victimes de viols; mais quand ils en parlent, ils ne reçoivent que des moqueries. La société africaine n'a pas encore accepté cette idée: Comment un homme pourrait-il être victime de viol ? Alors que tout partirait même de la définition au sens large du viol : un rapport sexuel non consentis. Une fois qu'une personne est forcée à un rapport sexuel sans son consentement exprès ou tacite, elle est victime de viol.

Les mentalités doivent clairement changer à propos de ce sujet. C'est pourquoi, j'ai décidé non seulement de lutter à ma manière contre ce fléau récurrent et teigneux, mais également d'éveiller les mentalités relativement à la situation des victimes. Mais je reviendrai à ce sujet plus tard.

**

** **

Après mon entrée en sixième, j'ai été orientée à Abidjan où je devais à présent vivre avec mon père. Il travaillait désormais et gagnait très bien sa vie. Il a donc demandé à ce que je vienne vivre avec lui. Il vivait avec sa femme et leurs deux enfants.

Tout se passait bien, je fus bien accueillie, mais j'allais vivre une autre étape malencontreuse de ma vie. Je fus orientée dans un lycée de filles. Je croyais pouvoir y trouver des amies mais bien au contraire, j'y ai trouvé des tortionnaires.

Tout a commencé le premier jour de sport. Malgré la drépanocytose, je devais être présente au cours, bien que dispensée. J'étais une fille très maigre et j'avais les vêtements qui flottaient. Mes

tennis avaient l'air trop grosses à mes pieds. Toutes les filles de la classe se sont moquées dès l'instant où elles m'ont vue. L'une d'entre elles m'avait même traitée d'épouvantail. Je me sentais ridicule au milieu de toutes ses filles qui riaient de moi, mais le pire se passa lorsque le professeur lui-même s'y est mis. Il m'a dit d'un ton sarcastique que je n'étais pas prête pour faire son cours et que je devais retourner aux cours élémentaires. Il a continué en disant que j'étais en retard sur ma croissance et que je devais chercher d'abord à boire du lait.

Je fus extrêmement vexée par ces dires, à tel point que je dû quitter le cours en flèche sans demander la permission. Ma sortie fût accompagnée des moqueries en chœur de mes camarades de classes. Je me suis retrouvée devant le portail de l'école toute en pleure comme une Madeleine. Ce fût l'un des jours les plus tristes de ma vie outre, bien évidemment, celui de mon viol et de la séparation de mes parents. Je ne voulais plus rentrer dans cette école. Je n'avais qu'une seule envie: celle de rentrer à la maison, me coucher contre mon oreiller et verser toutes les larmes de mon corps. Mais je ne pouvais pas. J'étais nouvelle en ville et je ne connaissais pas encore le chemin. Le trajet école-maison se faisait grâce au car de l'école que

je devais donc attendre. Je dus attendre jusqu'à la fin des cours pour pouvoir rentrer.

A la maison, personne ne se doutait de ce qui m'est arrivé. J'étais une fille très calme et je savais donc cacher mes émotions. Je croyais que tout cela allait passer quand je réussirais à m'intégrer. Mais c'était une grosse erreur que de croire à une telle chimère.

Dans ma classe, il y avait plein de filles méchantes mais la pire d'entre elles était Moayé. Je ne savais pas ce que je lui avais fait mais elle avait une haine réelle contre moi. C'était elle qui m'avait comparée à un épouvantail au cours de d'éducation sportive. Elle m'avait très vite dégoté un nouveau surnom. Un jour, pendant la récréation, elle se rendit au tableau pour mettre cette inscription en majuscule: « *AUDE = LE BATON DE MOISE* »; en raison de ma forme efflanquée. Evidemment, comme à l'accoutumée toute la classe s'est mise à rire; même les filles avec qui j'avais l'habitude de trainer. Il n'y avait que Akassi qui c'en était réservée.

Akassi était celle que je considérais comme ma meilleure amie dans ce monde de vipères. Elle était tout le temps avec moi. C'était une véritable amie de qui j'ai beaucoup appris. Elle me soutenait et

me conseillait quand je faisais l'objet de moqueries. Et elle n'hésitait pas du tout à prendre ma défense contre les autres. Cela n'empêchait pas pour autant les autres filles de continuer à me harceler car c'était bien de ça qu'il s'agissait, un harcèlement scolaire. Je recevais fréquemment des remarques désobligeantes sur mon physique. J'étais moquée à ma forme, ma taille et mes yeux. Ces derniers avaient une coloration jaune citron causée par ma maladie. Moayé me trouvait un nouveau surnom toutes les semaines: Le bâton de Moïse, la vache maigre, Cure-dent, le dragon noir aux yeux jaunes, la maigrichonne; et j'en passe. Je ne savais même plus combien il y en avait. Les autres filles de la classe choisissaient celui qui leur satisfaisait le mieux et me le plaquaient jusqu'à la fin de l'année.

Moayé ne me quittait pas un seul instant, elle cherchait toujours la petite bête. Elle me demandait sans cesse pourquoi j'étais aussi maigre et que je ne grandissais pas normalement comme les autres. Elle m'a même une fois demandé si je n'étais pas un génie par hasard car c'est ce à quoi je ressemblais selon elle. Elle me bousculait exprès dans les couloirs quand j'étais devant elle dans le seul but de faire tomber mes cahiers. Ou encore elle plaçait son pied en travers de

mon chemin pour que je trébuche. Elle me rackettait mon argent de poche ou m'arrachait mes goûters pour les jeter à la poubelle. Je n'arrivais plus à la supporter. Malgré la présence d'Akassi, Moayé trouvait toujours un moyen de me rendre la vie dure. Le pire c'est que lors des devoirs, elle m'importunait pour que je lui montre les réponses et quand je refusais, elle doublait la mise de ces supercherries. Au début j'avais peur de lui tenir tête, mais après j'ai commencé à me dire; que je lui montre ou pas elle continuera toujours. Alors, j'ai pris la décision de l'ignorer lors des devoirs. C'était bien comme une vengeance pour moi et je ne me lassais guère de le faire même si après je devais en payer les conséquences.

Même si je croyais que je finirai un jour par m'y habituer, cela était impossible. Moayé me harcelait et je voulais que ça change. J'ai alors décidé d'en parler. J'en ai d'abord parlé plusieurs fois à la maison, mais on me disait toujours la même chose : « Tu es une fille comme elle non ? Tu ne peux pas te défendre ? » Ou encore « Si tu tends ton pied, c'est normal qu'on marche dessus ... » J'ai alors compris que je ne pouvais pas compter sur les parents j'ai alors essayé d'interpeller les membres de l'administration de l'école sur la situation. Il me disait à chaque fois qu'ils allaient régler le problème, mais cela n'a

jamais été le cas. J'étais déboussolée, fatiguée d'être la risée de toutes les filles de l'école. Pourquoi me détestaient-elles autant ? Qu'avais-je de si horrible sur mon physique pour mériter une telle méchanceté de leur part ? Pourquoi personne ne venait à mon secours ? Pourquoi tout le monde minimisait ce qui m'arrivait ? Je pleurais tous les soirs sur mon lit à mon retour de l'école. Je n'avais plus goût à la vie. Ces sorcières avaient fini par me faire détester mon propre reflet dans le miroir. J'avais fini par les croire. Je n'arrivais plus à m'aimer. Je me sentais dégoûtante. Et chaque remarque désobligeante sur mon corps était comme un poignard dans le cœur. Je ne pouvais plus continuer ainsi. Je ne pouvais plus supporter de mourir à petit feu. Il fallait que j'abrège ce supplice qui n'avait pas l'air de finir. Un jour à l'école j'ai décidé de mettre fin à mes jours. Je suis alors monté sur le balcon de mon bâtiment au moment de la récréation pendant que tout le monde était dans la cour. J'avais les larmes qui se rejoignaient sur le menton et j'avais tendu les bras comme un aigle. Lorsque les autres élèves m'ont vu, elles ont tout de suite alerté les enseignants et l'administration par leurs cris. Ils étaient tous en bas dans la cour me suppliant de ne pas sauter. Lorsqu'une personne tentait de s'approcher, je menaçais de sauter. Toute l'école était en panique. Mon éducateur a sans tardé appelé

mon père pour l'en informer. Mais mon père travaillait à l'intérieur du pays. Il avait même tenté de me joindre à plusieurs reprises mais j'avais éteint mon téléphone. Il a alors demandé à sa femme de se rendre à l'école; chose qu'elle n'a pas faite. Je suis restée dans cette position pendant cinq minutes jusqu'à ce que mon professeur d'anglais ne vienne. Ce fut la seule personne que j'ai laissée s'approcher de moi car elle était très gentille avec moi et appréciait mon travail. Elle me donnait de temps à autre de petits conseils personnels. C'était la seule personne ici qui avait mérité ma confiance à l'instar d'Akassi. Elle s'est approchée lentement et a essayé de me raisonner, elle m'a ensuite tendu la main en me promettant qu'on pouvait trouver une solution à mon problème. Après quelques secondes d'hésitation, j'ai accepté de lui donner la main. Elle m'a tenue par la hanche et m'a fait descendre du balcon. Dès que mes pieds ont touché le sol, je me suis blottie contre elle en pleurant à chaudes larmes. Elle me chuchotait à l'oreille: « Ne pleures plus! Je suis là. »

Restée dans cette position, elle m'emmena dans le bureau du proviseur. Y étaient réunis, le censeur, le professeur principal, mon éducateur et le proviseur lui-même. Le proviseur m'a demandé les

raisons qui m'avaient conduite à agir de la sorte. Je leur ai tout expliqué. Ils m'ont promis de faire en sorte que cette situation cesse immédiatement et m'ont demandé de rentrer chez moi. C'est vrai qu'ils m'avaient plusieurs fois fait la même promesse mais cette fois-ci, ils ont joint l'acte à la parole. Les parents des filles qui avaient l'habitude de me persécuter avaient été convoqués pour être informés du comportement de celles-ci. Elles ont par la suite reçu des avertissements de renvoi si cela venait à se reproduire. Elles ont enfin été traduites en conseil de discipline et ont été contraintes à balayer tout le bâtiment pendant jusqu'à la fin du trimestre. Comme quoi, il fallait parfois des menaces pour que vos préoccupations soient prises au sérieux. Les sanctions ont fait effet et les harcèlements à mon égard avaient cessé. La vie commençait à devenir plus paisible à l'école.

Mais comme la vie n'évolue pas longtemps sans tumultes, j'avais de nouveau des problèmes mais cette fois-ci à la maison.

Bayo, ma marâtre avait complètement changé d'attitude envers moi. J'ignorais la raison de ce changement mais j'en ai clairement payé les frais. Mon père ne résidait pas avec nous à cause du travail il

ne rentrait que les week-ends. Sa femme avait donc la latitude de faire tout ce qu'elle voulait.

Un bon matin à cinq heures du matin, elle m'a réveillée à ma grande surprise pour que je nettoie le salon. J'avais très mal à la tête mais elle m'a littéralement tirée du lit. Après avoir nettoyé le salon. Je devais balayer toute la cour et laver sa voiture. Et c'était devenu mon quotidien tous les matins. Il y avait bel et bien une fille de ménage mais Bayo s'en foutait bien. Peu importe que j'ai cour à sept heures ou pas. Ce qui m'a valu d'être en retard de nombreuses fois et de rater le car. J'ai été également plusieurs fois refusée en classe à cause de tous ces retards. Quand je rentrais le soir, je devais encore aider à la cuisine et faire la vaisselle toute seule jusqu'à pas d'heure. La maîtresse de maison ne faisait rien à part manger, hurler nos noms quand elle avait besoin de nous, scruter tous les feuilletons de telenovelas et ensuite aller dormir. Et le mécanisme reprenait de plus bel le lendemain. Je tombais régulièrement malade à cause de ces nombreux travaux. Mes rendements scolaires avaient considérablement chuté parce que je n'arrivais plus à étudier.

Cette situation a duré pendant des années, disons jusqu'à la classe de terminale. J'en parlais à mon père mais il ne disait rien, comme s'il avait peur de sa femme. Il la laissait faire tout ce qu'elle voulait.

Elle me méprisait, j'avais l'impression de voir une autre Moayé à la maison. Elle m'insultait; me disait que j'étais une honte pour toute la famille et que je ne ressemblais à rien. Elle m'a tellement répété ces phrases que je commençais à la croire. Les autres filles de la maison et moi n'avions pas le droit de manger ce qu'elle et ses enfants mangeaient. La plupart du temps elle demandait à la fille de ménage de cuisiner des repas auxquels j'étais allergique, uniquement dans le but que je ne puisse pas manger. Parfois, elle lui disait même clairement de ne faire à manger que pour elle et ses enfants, le reste de la maison pouvait bien se débrouiller.

A chaque fois que mon père devait me donner de l'argent de poche, il devait passer par elle. Elle me donnait très rarement la totalité de la somme qui m'était destinée, jugée selon elle trop élevée pour moi. De plus, il me devenait très difficile d'étudier à la maison. Le temps que je finisse les travaux ménagers, il se faisait tard et le sommeil s'imposait.

A cause d'elle, mes petits frères ne me respectaient plus. Ils pouvaient abimer mes livres ou cahiers ou même casser des objets importants m'appartenant et resteraient quand même impunis. Je n'avais pas le droit de les toucher. Et chaque fois que je me plaignais auprès d'elle, tout ce qu'elle trouvait à me dire est « C'est bien fait pour toi. Si tu laisses tes affaires n'importe comment et n'importe où, ils vont toujours les abimer. La prochaine fois, tu feras plus attention. » J'étais désespérée. Je ne savais plus que faire.

Le pire est que lorsque je racontais tout cela à mon père, il me disait que c'était la vie et que je devais prendre ce qui m'arrive comme une formation et qu'il était lui-même passé par là. Je ne le reconnaissais plus. C'est comme s'il était marionnettisé. Il croyait tous les mensonges que sa sorcière de femme lui racontait sur moi.

En vrai tout ce qu'elle voulait c'était que mon propre père me hâisse, mais elle n'y arrivait pas. Il lui arrivait parfois même de me battre jusqu'à me laisser des marques sur tout le corps. Elle s'est même une fois disputée avec mon amie Akassi et lui a par la même occasion interdit de venir me voir désormais à la maison. Elle refusait que j'aie passer des congés chez ma mère. J'étais son souffre-douleur, mais le pire c'est que je ne pouvais en parler à personne

parce que personne ne me croirait. En dehors de la maison, elle était une toute autre personne. Elle était souriante et aimable avec tout le monde surtout à l'église, on aurait dit la mère Theresa des temps nouveaux.

Ce supplice s'est poursuivi même après le bac. La maison était de plus en plus divisée et rien ne changeait. C'était ainsi jusqu'à ce que j'arrive à ma deuxième année universitaire. Nous étions en l'an deux mille. J'étais étudiante en communication audiovisuelle et j'allais vivre sans doute l'une des années les plus traumatisantes de toute ma vie.

Une nuit de Mars alors que j'étais dans la chambre en train d'étudier, j'entendis Bayo se mettre à hurler dans toute la maison comme une folle. Encore une de ces crises d'hystérie. Mais ce soir-là, ces cris m'ont tellement intrigué que je suis descendue pour voir ce qui se passait. Je la trouvai au salon couchée au sol en train de pleurer et les autres filles de la maison autour d'elle. Lorsque je cherchai à comprendre ce qui se passait, elles me répondirent que mon père avait succombé à un accident de voiture. Non c'est impossible ça. Mon père est encore jeune, il ne peut pas mourir ainsi. Je l'ai même appelé ce matin alors c'est impossible. Ça ne peut

qu'être un malentendu. Alors je les laisse dans leurs émotions et je monte à ma chambre pour appeler papa. Je l'appelle mais il est injoignable. Non, il est peut-être occupé. C'est sans doute cela. Je reessaie de nombreuses fois, mais toujours rien. Ce n'est pas dans ces habitudes de rester injoignable en plus à une heure pareille. Pendant que j'insistais mes larmes commencèrent à couler. Je ne voulais pas y croire. Non, il était mon meilleur ami, il ne pouvait pas m'abandonner comme ça. Il ne pouvait pas me laisser dans ce moment où j'avais le plus besoin de lui. Sans savoir ce qui m'est arrivé je me suis retrouvée au sol. Ce sentiment est inexplicable: savoir qu'une personne très chère à vos yeux, importante dans votre vie venait de vous quitter pour toujours. Sachant que vous n'allez plus pouvoir lui parler, ou l'entendre parler, la voir sourire. J'ai pleuré chaque soir pendant environ deux mois. Je n'arrive pas à accepter le fait que j'avais perdu la personne la plus importante de ma vie pour toujours.

Le plus stressant était de savoir que je n'avais plus personne pour me défendre face à Bayo la sorcière. Même si mon père restait souvent passif face à ces agissements, il y avait quand même

quelques limites qu'il ne la laissait pas franchir. Mais désormais, elle pouvait faire de moi ce qu'elle voulait.

Il s'en est fallu de quelques semaines après l'enterrement de papa pour qu'elle reprenne ses activités. En effet, mon viol avait bien évidemment engendré des conséquences et pas des moindres. J'avais très souvent des douleurs atroces lors de mes règles, bien pires que ce que les autres filles éprouvaient. Je suis alors allée me faire examiner chez mon gynécologue quand j'ai eu dix-huit ans. Je souffrais encore d'une maladie incurable appelée endométriose. Les douleurs étaient interminables chaque fois que j'avais mes règles. Le seul moyen de stopper cette maladie était la ménopause ou éventuellement une grossesse. A cause de la douleur, j'avais des difficultés pour me mouvoir et même pour manger. Mais Bayo, voyait en cela une fausse excuse pour ne plus participer aux travaux de la maison. Elle se foutait bien de ma douleur. Elle me forçait à travailler quand même.

Je ne pouvais plus continuer ainsi alors un bon matin j'ai pris la fuite et sans rien dire à personne et je me suis rendue chez ma mère. Je lui ai raconté tout ce que Bayo me faisait subir dans la maison de mon propre père. Elle m'a formellement interdit d'y retourner. J'ai

changé tous mes contacts de téléphone pour que personne ne puisse avoir de mes nouvelles. Avec ma mère, je savais que je ne craignais plus rien. Même si je ne retrouvais pas chez elle le luxe qu'il y avait chez papa, je trouvais l'ambiance d'ici bien plus paisible. Le problème est que ma mère n'avait pas assez de moyens et ne pouvait continuer à payer mes études. Je fus donc malheureusement obligée d'arrêter les cours. Tellement triste, je ne sortais plus de la maison. Je passais mes journées à m'apitoyer sur mon sort, à me demander pourquoi j'étais toujours celle qui devait souffrir. Depuis ma naissance toute ma vie n'est que souffrance. Qu'ai-je fais à Dieu ? Où était-ce la faute de mes parents ? Pourquoi devrais-je payer pour leurs erreurs ? Je n'ai pas demandé à naître. Alors pourquoi Dieu me faisait-il autant souffrir ? Ma vie coûtait-elle moins que celle des autres ? Tant de questions que je me posais. Il m'arrivait même supplier Dieu d'écourter mon existence terrestre car je ne pouvais plus supporter ce supplice qui ne finissait point.

Ma mère compatissait à ma douleur. Elle se sentait coupable de m'avoir donné la vie; elle se sentait responsable de toute les misères que je vivais. Mais elle continuait cependant de me reconforter.

Après quelques semaines de dépressions, je décidai de reprendre ma vie en main. Je ne pouvais pas rester là indéfiniment à ne rien faire. Alors j'ai commencé à monter des projets. Bien que je n'avais pas encore de financements, cela ne m'inquiétait pas. Je savais bien qu'un jour je trouverai bien un moyen de les réaliser.

Je ne désirais pas rester sans occupation. J'ai alors commencé à chercher du boulot un peu partout. Avec l'aide d'Akassi, j'ai trouvé un poste de caissière dans un supermarché. La paye n'avait rien d'extraordinaire mais elle me permettait au moins de venir en aide à ma pauvre mère qui peinait à joindre les deux bouts. Ce travail m'a toutefois apporté beaucoup. J'ai fait la rencontre de clients bien affables tel que monsieur Cissé, un homme d'affaire qui venait très régulièrement faire ses courses chez nous. Toujours de bonne humeur, il ne se lassait jamais de nous taquiner chaque fois qu'il venait, les autres caissières et moi. Il avait une affection assez particulière pour moi, parce que j'étais la petite nouvelle. Il s'arrangeait toujours à payer ses courses à ma caisse rien que pour avoir une discussion avec moi. Il m'a même une fois donné sa carte de visite me demandant de ne jamais hésiter à lui faire appel si j'avais besoin d'aide. Je voyais en sa courtoisie qu'un simple plan de drague

dont je n'avais pas besoin en ce moment. J'ai donc jeté sa carte. Elle ne me saurait être d'aucune utilité, je me disais.

Je m'entendais également bien avec les autres employés du supermarché. Ils étaient tous gentils avec moi et Monsieur Serge, encore plus. Monsieur Serge était le gérant, c'est lui qui s'est occupé de mon embauche. Je travaillais au supermarché depuis un mois seulement et Serge ne se privait pas un seul instant de me faire des avances.

Un samedi soir, alors que j'avais fini mon service, il me fit appeler dans son bureau. Lorsque je suis rentrée, il s'est immédiatement levé et s'est empressé de fermer la porte de son bureau et glisser les clés dans sa poche. J'ai trouvé son geste très étrange, ce qui me fit beaucoup stresser. Mais je restais sereine malgré tout. Il me demanda de m'asseoir, mais je refusai. Alors sans même insister, il s'assit sur le bord de son bureau en me faisant face. Il me regarda un court instant puis se décida à parler.

- Eh Bien, merci Aude d'avoir répondu à mon appel.
- Vous n'avez pas à me remercier monsieur. C'est naturel que je le fasse. Vous êtes mon supérieur.

Il se leva soudainement et très lentement il se mit à roder autour de moi avant de répondre.

- Je t'ai déjà dit de m'appeler Serge. Et en plus, tu es ma collaboratrice, tu n'es pas obligée de me vouvoyer tu sais ?
- Mais tous les autres employés vous appellent Monsieur.
- Oui mais toi, tu n'es pas tous les autres employées. Tu es spéciale.
- Qu'ai-je de si spécial ?

Il recommença sa ronde autour de moi avec un sourire vicieux.

- Ecoute Aude, je ne vais pas passer par quatre chemins. Tu es ici depuis quelques semaines maintenant et tu fais du très bon boulot. Je suis vraiment ravi de te compter dans mon effectif. Tu es bosseuse, respectueuse, intelligente et surtout très belle. Cependant, lors de ton entretien tu m'as fait savoir que tu avais arrêté l'école, fautes de moyens et que c'est d'ailleurs la raison pour laquelle tu avais besoin de cet emploi. N'est-ce pas ?
- C'est exact Monsieur... Serge
- Alors puisque je suis un homme très altruiste et soucieux de la peine des autres, j'ai décidé de t'embaucher sans réfléchir. Je

l'ai fait sans arrière-pensée. Mais ne penses-tu pas qu'il serait temps à présent pour toi de faire montre de reconnaissance ?

- Reconnaissance ? Mais je le suis et comme vous venez de le dire, je fais très bien mon travail. Alors par quel autre moyen pourrais-je prouver ma reconnaissance ?
- Mais tu le sais très bien Aude, tu es une belle fille. Je dirai même une belle jeune dame et moi un homme qui n'est pas indifférent à ta beauté.
- J'avoue vraiment que je ne vous suis pas.

Il se mit derrière moi, glissa sa main dans mes cheveux et me tint par la hanche.

- Bien sûr que tu vois très bien de quoi je veux parler. Tu es trop intelligente pour ne pas voir.

Je le repoussai violemment et me dirigea vers la porte. Lorsqu'il se retourna, je me rendis compte que ce pervers était en érection et avait le pantalon mouillé. La scène était assez répugnante.

- Je veux sortir, s'il vous plait !
- Tu es sûre que c'est ce que tu veux. Je sais qu'au fond de toi tu désires la même chose que moi. Je vois très bien le sourire et le

regard séducteur que tu me lances chaque fois que je t'adresse la parole.

- Ça s'appelle de la courtoisie monsieur et non de la séduction. La plupart de vous les hommes a la fâcheuse tendance de faire cette vulgaire confusion. Et Maintenant, je vous répète que je voudrais sortir Monsieur.
- Très bien, je peux bien te laisser partir mais sache qu'une fois que tu franchiras cette porte, ce sera pour toujours. Pas la peine de revenir travailler ici.
- Sachez que je ne me considère déjà plus comme employée ici.

Sans dire mot de plus, il sortit son trousseau de clés de sa poche et ouvrit la porte. Je suis sortie en flèche de son bureau et du magasin. J'ai vraiment eu chaud. J'ai cru à un instant que cet imbécile allait aussi me violer. J'étais encore terrifiée par ce qui venait de se passer. Je n'arrivais pas à m'enlever cette scène dégoûtante de ma tête. Et je me suis mis encore une fois à pleurer en pleine rue. J'étais en pleurs sur tout le trajet jusqu'à ce que j'arrive à la maison.

Lorsque je suis rentrée je vis ma mère assise dans le canapé également en pleurs. Qu'est-ce qui n'allait pas encore ? Pourquoi toujours de la tristesse autour de moi ?

- Qu'est-ce qui ne va pas maman ?
- Je viens de recevoir la visite du propriétaire de la cour. Il nous donne deux jours pour quitter sa maison à cause des nombreux impayés.

Je ne savais plus quoi dire. Je me suis alors assise près d'elle et nous nous sommes mises à pleurer ensemble. C'est tout ce que je pouvais partager avec elle, sa peine.

- Je ne sais pas quand est-ce qu'on te paye ma fille, mais ne peux-tu pas demander à ton patron de te donner une avance ? Si ce n'est pas suffisant, on se débrouillera bien pour compléter ce qu'il te donnera.
- J'ai perdu mon emploi maman.
- Quoi ? Que s'est-il passé ?
- Rien maman. Je ne sais pas ce qui s'est passé, je n'ai absolument rien fait de mal et j'ignore la cause mon renvoi. J'ai été licenciée sans préavis et sans indemnités.

Elle se mise à pleurer de plus bel. Elle ne supportait plus cette souffrance. Nous avons passé toute la nuit à nous lamenter.

Le lendemain, il fallait que nous commencions à ranger nos affaires. Il n'y avait pas d'autre solution. Nous allions nous rendre chez la grande sœur de ma mère qui vivait dans un quartier aussi précaire que le nôtre.

Pendant que je rangeais ma chambre, je trouvai plein de magazines et de journaux au bas de mon lit. Lorsque je les soulevai, une petite feuille tomba à terre. C'était la carte de visite de Monsieur Cissé. Je l'avais déjà oublié celui-ci. Cette fois-ci, je déposai sa carte dans un endroit sûr. Elle pouvait m'être d'une très grande utilité en fin de compte. Je continuai ensuite mon ménage.

Le lendemain comme ordonné par le propriétaire, nous avons quitté la maison pour se rendre chez la sœur de maman qui vivait avec son mari et leurs quatre enfants. La maison était trop petite pour nous tous, déjà qu'elle était assez petite pour le couple et ses enfants. C'était une « deux pièces ». Les enfants encore en bas âge dormaient tous avec leurs parents dans la chambre tandis que maman et moi dormions dans le salon. Ils avaient l'air assez sympathique mais nous ne pouvions pas indéfiniment rester dans cette situation.

Quelques jours après notre arrivée dans cette maisonnée, je me décidai enfin à appeler monsieur Cissé. Il avait assez de moyens, il pouvait bien m'aider d'une manière ou d'une autre.

Malgré le stress qui m'animait, je l'appelai mais il ne décrocha pas. Il me laissait quelques minutes plus tard un message disant « Je suis présentement en réunion, veuillez laisser un message et je me ferai le plaisir de vous répondre dès que possible. »

Je lui ai laissé un message dans lequel je disais que je voulais qu'on se rencontre. Il me rappela une dizaine de minutes plus tard pour fixer le rendez-vous au lendemain matin.

Comme convenu, je me rendis alors le lendemain matin à son bureau qu'il avait pris le soin de m'indiquer. Sur le chemin, je croise Akabla ma cousine, enfin la nièce de Bayo la sorcière. Elle n'en croyait pas ses yeux.

- Aude ? Que fais-tu ici ? Où étais-tu passée ? Nous t'avons cherché partout. Nous avons lancé des avis de recherche un peu partout mais nous sommes restées sans nouvelles. Qu'est-ce qui t'as pris de partir comme ça ? Nous nous sommes fait un sang d'encre pour toi.

- Je vais bien Akabla, je suis partie car je ne supportais plus la maltraitance de ta tante. Je ne peux pas te dire où je suis en ce moment. Mais je peux quand même te donner mon nouveau contact.
- D'accord, prends le mien également. Depuis que tu nous abandonnées. Nous nous sentons tellement seules. Tante Bayo est devenue folle, elle nous fait vivre la misère dans la maison. Lorsque tu as quitté la maison, il lui en a fallu que peu de jours pour t'oublier et décréter que tu étais morte. Elle a brûlé certains de tes vêtements pendant qu'elle se sert du reste pour en faire des serpillères dans la maison. Elle ne fait que nous maltraiter mais nous ne pouvons pas fuir. Nous n'avons nul part où aller comme toi.
- Elle peut bien faire ce qu'elle veut de mes vêtements, ce n'est point mon problème et je suis désolée pour toi Akabla mais je ne peux rien faire pour toi en ce moment mais dès que je pourrai je le ferai.
- Merci beaucoup Aude. Tu me manques vraiment.
- Tu me manques aussi, et mes petits frères ils se portent bien ?
- Oui ils vont tous bien souvent ils pleurent parce qu'ils veulent te revoir.

- Je suis triste également d'être si loin d'eux mais je ne retournerai pas dans cette maison tant que leur mère sera en vie.
- Mais Aude, tu nous fais vraiment de la peine.
- Je suis vraiment désolée mais je ne peux faire autrement. Nous avons tant de choses à nous raconter mais je ne peux pas aujourd'hui, je suis pressée car j'ai un rendez-vous tout à l'heure. Ça sera donc pour une prochaine fois. Au revoir et prends soin de toi et s'il te plaît ne dis à personne que tu m'as vu aujourd'hui.
- Ne t'inquiète pas Aude, Je n'en parlerai à personne. Prends soin de toi aussi.

C'est donc sur ces mots que nous nous sommes séparées. Elle m'avait manqué mais j'étais déjà en retard au rendez-vous de Monsieur Cissé. Il fallait donc que je me dépêche.

Après une heure dans le trafic, j'arrive enfin au bureau de Monsieur Cissé. Son bureau était très spacieux et propre. Il y avait des objets de valeur un peu partout. Il me reçut dans le petit salon aménagé dans le bureau, avant de me proposer à boire et me demander des nouvelles.

- Alors comment vas-tu Aude ?
- Je vais bien Monsieur.
- Avant-hier, je suis passé au supermarché mais je fus surpris de ton absence. On m'a rapporté que tu n'y travaillais plus.
- Oui c'est vrai monsieur.
- Pourquoi donc ?
- J'ai démissionné pour des raisons personnelles monsieur.
- D'accord, alors que me vaut l'honneur de cette visite ?
- Je suis venue pour que vous me veniez en aide Monsieur.
- Je t'écoute.

Je lui ai raconté ce qui m'était arrivé depuis la mort de mon père jusqu'à présent. Il fut très touché par mon histoire. Je lui ai ensuite exposé mon projet d'ouvrir un commerce de vêtements. Après une demi-heure d'échanges, il composa un numéro de son téléphone fixe. Je ne savais pas à qui il parlait mais c'en avait tout l'air d'être son gestionnaire. Après son appel, il m'annonça que dès la semaine suivante, je pourrais avoir accès à mon fonds de commerce. J'étais toute heureuse. Je ne savais plus de quelle manière lui dire merci. Mais lui ne faisait que me répéter que je n'avais pas à le remercier et que je le méritais amplement.

J'étais tellement contente que j'ai immédiatement couru annoncer la nouvelle à maman. Nous avons sauté de joie comme des enfants. Elle a même demandé à ce que je l'accompagne chez monsieur Cissé pour le remercier de vive voix.

Une semaine plus tard, comme convenu, il m'a conduit au local qui devait me servir de magasin. Tout était déjà meublé et approvisionné. Il était très beau et spacieux. Je me sentais comme dans un rêve. Mais avec maman, nous avions cette inquiétude: Pourquoi un parfait inconnu faisait tout ça pour nous et surtout sans rien attendre en retour ?

J'ai un jour pris la peine de lui poser cette question parce que mon passé ne me permettait pas d'avoir une confiance aveugle en qui que ce soit. La vérité était que monsieur Cissé était un homme seul. Il avait perdu sa femme et sa fille dans un accident de voiture, il y a de cela six ans. Il ne lui restait que son fils qui étudiait en Europe. Si sa fille était encore en vie, nous aurions eu à peu près le même âge. Alors, à chaque fois qu'il me voyait c'était comme s'il revoyait à travers moi sa fille. Il me considérait donc comme telle. Il m'a dit que nous nous ressemblions énormément. J'en doutais beaucoup. Mais il avait une photo d'elle dans son portefeuille qu'il me montra et je fus

extrêmement choquée par la ressemblance frappante. L'histoire de cet homme m'a beaucoup émue, je manifestais encore plus d'affection pour lui. Je comprenais sa peine car nous avons tous les deux perdu des êtres chers et comme par hasard dans les mêmes circonstances. Monsieur Cissé était devenu comme un père pour moi et j'avais accepté de camper ce rôle de fille. Je l'aimais comme mon père.

Deux jours après avoir eu les clés de mon magasin, je reçu un appel. Il s'agissait de l'administrateur de la succession de mon père. Il avait obtenu mon contact par le biais d'Akabla. En effet, après mon départ, il s'est rendu à la maison pour échanger avec Bayo concernant la succession de mon père. Papa avait pris la peine de me laisser une partie de ses biens, mais Bayo a dit clairement à l'administrateur que j'avais disparu et qu'elle ne savait pas où je pouvais me trouver. Il lui a alors demandé de le contacter immédiatement, dès qu'elle aurait de mes nouvelles. Akabla, cette grosse curieuse, s'est cachée pour écouter la conversation. Elle alors rattrapé l'administrateur judiciaire à son départ pour prendre son contact en cachète en lui assurant qu'elle l'appellerait personnellement si elle me retrouvait car sa tante était de mauvaise

foi. Même si l'homme n'avait pas compris grand-chose à ce qu'elle lui racontait, il n'a cependant pas hésité à lui laisser son contact. C'est ainsi qu'elle l'a contacté quelques jours après notre dernière rencontre. Quelle histoire extraordinaire !

L'administrateur voulait me voir le lendemain même à son cabinet. Je m'y suis effectivement rendue. Vu comme sa sorcière de femme l'avait manipulé pendant ses derniers jours sur terre, je doutais que mon père me laisserait quelque chose d'assez conséquent. Mais grande fut ma surprise lorsque l'administrateur m'informa que je venais d'hériter de toutes les parts en bourse de mon père. Il m'était difficile d'expliquer le sentiment qui m'animait en ce moment. Je me disais en moi mais c'est fini. La pauvreté, la misère, les pleurs et les mépris à mon égard; tout ça est fini. J'allais pouvoir désormais m'occuper aisément de ma mère qui a autant souffert que moi. Elle le méritait amplement. Je ne savais pas trop de choses sur le trading, mais heureusement que j'avais monsieur Cissé qui s'y connaissait très bien.

Un mois plus tard ma mère et moi avons quitté la maison de ma tante pour nous rendre dans notre nouvelle maison située dans un quartier huppé d'Abidjan. Nous avons quand même laissé une belle

somme d'argent à ma tante pour la remercier de la grande aide qu'elle a été pour nous. J'ai ensuite fait venir ma deuxième maman, la sœur aînée de ma mère qui s'est occupé de moi pendant mes premières années scolaires. Akabla nous a également rejointes dans la maison.

Les affaires allaient pour le mieux pour nous. Maman et Akabla s'occupait de gérer la boutique pendant que moi j'avais repris les cours. Je continuais parallèlement mes activités de trading. Même si le domaine me paraissait au tout début ésotérique, j'ai fini par m'adapter grâce à la formation de monsieur Cissé. Cette activité me rapportait énormément d'argent. Avec ce que je gagnais, j'achetais encore plus de titres et je gagnais encore plus. La boutique également refusait du monde. Bon nombre de grandes personnalités s'habillaient désormais chez nous. C'était comme un rêve.

Mais je ne me suis pas contentée de cette situation qui semblait déjà pourtant parfaite pour ma mère et moi. J'ai agrandi ma chaîne de boutiques dans toute la capitale puis dans toutes les grandes villes de l'intérieur du pays. J'ai ensuite créé ma propre ligne de vêtements féminins : L.W.A; le sigle de Lady With Attitude. Ma marque se vendait très bien partout dans la sous-région. Tout

marchait plus que prévu. J'étais devenue une « boss lady », une chef d'entreprise à mon si jeune âge. A la fin de mes études, j'étais déjà multimillionnaire. J'avais désormais un carnet d'adresse bien chargé. Ce qui m'a permis de réaliser mon rêve d'adolescente : avoir ma propre chaîne privée de télévision.

Mon nom ne cessait de s'accroître dans la sous-région. J'étais devenue l'exemple de toute une génération de jeunes filles.

Je bénissais Dieu chaque jour pour toutes ces bénédictions inattendues dans ma vie. Mon succès ne se limitait pas au fait d'entreprendre. J'accomplissais aussi des œuvres caritatives, je faisais des dons dans les orphelinats et les villages aux enfants de la rue. J'avais même créé ma fondation qui s'occupait des jeunes filles violées, excisées et victimes de maltraitances parentales ou tutorielles. J'étais accompagnée dans mon combat par Akassi ma chère amie. Elle menait aussi bien que moi sa vie. Elle était devenue une avocate très réputée et spécialisée en droits de l'homme. Elle avait également fondé un cabinet. Elle se chargeait donc de défendre en justice les filles que j'accueillais dans ma fondation

Pendant dix ans, je vivais ma meilleure vie. J'étais devenue une toute nouvelle Aude, une femme très influente et respectée par tous.

J'avais lancé dans un journal une offre d'emploi concernant la nouvelle boutique que je venais d'ouvrir. Le profil recherché était celui d'une jeune fille dont la tranche d'âge variait entre vingt et quarante ans. Le jour de l'entretien une dizaine de jeunes filles étaient présentes. Je me suis personnellement chargée de l'entretien. Je les ai toutes reçues et chacune d'elle remplissait les critères, il était vraiment difficile d'en trouver une qui se démarquait. Mais il en restait bien une dernière. Lorsqu'elle est entrée dans mon bureau, ce fût un coup de choc. J'avais en face de moi Moayé. Cette fille qui m'avait martyrisé pendant tout mon cycle secondaire. Lorsqu'elle me vit, elle perdit son sourire. Elle était tétanisée.

- Moayé ? Mais que fais-tu là ?
- Bonjour madame, je suis venue pour l'entretien.

Je n'arrivais pas à croire ce qui se passait. Comme le monde pouvait être petit. Cette fille qui m'a fait voir de toutes les couleurs était aujourd'hui en face de moi pour avoir un emploi. J'aurai pu la chasser mais je la fis plutôt asseoir et je lui ai demandé ce qu'elle

était devenue après le lycée. Elle avait fait des études en droit mais elle ne trouvait aucun emploi après sa formation, même pas un simple stage. Désespérée, elle est alors venue postuler pour l'offre que j'avais faite sans savoir qu'il s'agissait de l'une de mes boutiques. Je lui ai également raconté tout ce que j'avais vécu jusqu'à en arriver là. Mais elle était extrêmement gênée durant toute la discussion. Elle avait la tête baissée et elle me parlait en bégayant. Pour la première fois, j'étais en position de force face à elle. Après avoir papoté, je l'ai embauchée sans même lui faire passer l'entretien. Elle fut surprise de mon attitude et pensait que je lui préparais certainement un mauvais coup. Mais il n'en était rien. J'avais plutôt de la peine pour elle, mais dans le bon sens.

Je faisais en sorte qu'elle se sente bien dans son nouvel emploi. Elle était bien rémunérée et je la traitais mieux que les autres employées. Elle recevait également un salaire bien plus élevé que les autres employés de sa catégorie. Je l'ai même un jour invitée à déjeuner dans un restaurant, histoire d'échanger. Elle était gênée par toute cette gentillesse. Elle se demandait pourquoi j'agissais ainsi envers elle. Je lui ai répondu que je ne gagnais rien à me venger d'elle. Dieu s'était déjà chargé de ma vengeance et la situation ironique dans

laquelle nous nous trouvions en était la preuve. Une L.W.A ne se venge pas. Elle surprend car elle a de la classe. Une L.W.A ne garde pas la rancune en cœur. Une L.W.A est une femme qui a de la noblesse, de la prestance et de l'élégance. Et une femme qui a toutes ces qualités ne perd pas son temps dans la vengeance. Sa vengeance est sa réussite.

Elle était vraiment épatée par la maturité dont je faisais preuve. Mais c'était là bien normal. Les difficultés de la vie ne peuvent entraîner que maturité chez ceux qui les affrontent avec courage. Elle s'est mise en pleure dans le restaurant et s'est jetée à mes pieds pour me demander pardon pour tout ce qu'elle m'avait fait subir. Je l'ai relevée et je l'ai prise dans mes bras. Elle a passé tout le temps à me remercier et moi je ne faisais que sourire. Nous avons passé le reste de notre déjeuner dans la bonne humeur et les fous rires.

Je ne pouvais pas continuer à la voir travailler pour un métier inférieur à ses qualifications. J'ai alors demandé à Akassi de l'embaucher dans son cabinet. Celle-ci a catégoriquement refusé malgré mes nombreuses supplications. Elle ne pouvait pas comprendre comment je pouvais lui pardonner. Après maintes insistances, elle décida de ne toujours pas l'embaucher mais m'a

promis d'envoyer ses dossiers chez quelques-uns de ses collègues. Elle tenu sa promesse et Moayé fut embauché quelques semaines plus tard.

Des années s'en sont suivies et un jour Akabla m'informa que Bayo demandait à me voir. Elle souffrait depuis des mois d'une maladie sévère dont personne ne connaissait l'origine et son état de santé ne semblait lui laisser que quelques jours à vivre. Je ne voulais pas la voir mais je devais y aller. Sur le chemin, un homme est venu se jeter sur le pare-brise de ma voiture pendant que j'étais au feu. C'était visiblement un fou. Il était très sale, les vêtements en lambeaux et les cheveux pratiquement roux. Il me faisait des grimaces assez bizarres. Son visage me disait quelque chose mais je ne me rappelais plus quoi. Quelques instants plus tard, je me suis rendu compte que c'était Eliam, le monstre qui m'avait violé. Je ne ressentis aucune peine pour lui. Il méritait ce qui lui arrivait. Je l'ai regardé avec mépris pendant quelques secondes avant de m'en aller.

Lorsque je suis arrivée chez Bayo, je fondis littéralement en larmes. Je revoyais enfin mes petits frères après tant d'années. Ils avaient tant grandi. Je pensais qu'ils m'en voudraient de les avoir quittés mais bien au contraire ils m'ont étreinte. J'étais tellement fier d'eux,

ils étaient devenus des hommes. Ils m'ont tous remercié d'avoir accepté de répondre à l'appel de Bayo. En parlant d'elle, elle faisait peine à voir. Elle avait énormément maigri, on pouvait compter ses os à travers sa peau. Elle avait des plaies sur tout le corps et elle ne pouvait plus marcher. Dès qu'elle me vit, elle se mit à sangloter. Elle m'a appelé « ma fille ». C'était bien la première fois qu'elle m'a appelé ainsi. Elle m'a supplié de lui pardonner tout le mal qu'elle m'a causé. Je me suis mise de nouveau à pleurer quand je me suis souvenu de tout, de la femme horrible qu'elle a été. Et je ne sais pas pour qu'elle raison, mais je me suis enfuit de la maison.

Deux jours plus tard, elle est décédée sans réellement savoir si je lui avais pardonné ou pas. Je m'en voulais d'avoir agi ainsi alors je me suis rendue à l'enterrement et après les obsèques, j'ai accueilli mes petits frères chez moi. J'avais désormais tous les membres les plus précieux de ma vie réunis autour de moi. Il y avait également Monsieur Cissé qui était toujours présent pour moi malgré que je ne manquais plus de rien. Il s'assurait toujours que tout allait bien pour moi. Il était devenu très proche de ma mère. Je soupçonnais que quelque chose se tramait entre ces deux, mais lorsque je questionnais maman elle fuyait toujours le sujet. Elle n'a confirmé

mes doutes que lorsque les choses commençaient à devenir sérieuses entre eux deux. Ils étaient en couple depuis quelques semaines. Ils sortaient régulièrement pour aller dîner au restaurant ou en Week-end à Assinie. J'étais très heureuse pour eux, mais surtout pour ma mère qui retrouvait une seconde jeunesse.

Après six mois de relation, Monsieur Cissé est venu un bon matin pour avoir ma bénédiction car il projetait d'épouser ma mère. Je ne pouvais que bénir cette magnifique union qu'ils avaient tissée. Le mariage s'est déroulé trois mois plus tard. La fête était belle et féérique, tous nos parents et amis proches ou lointains étaient présents. Nous nous sommes bien amusés jusqu'au lancé du bouquet de fleurs qui m'a ironiquement désignée comme lauréate. Oui, je n'avais toujours personne dans ma vie car cela n'était pas ma priorité. J'avais connu des hommes dans le passé mais aucun d'eux n'a pu être à la hauteur. Et avec la puissance que j'avais, la plupart des hommes avaient peur de m'approcher. Je trouvais cela tout à fait normal. Lorsque tu es un playeur, une L.W.A ne peut que t'intimider. Il me fallait donc un vrai homme, responsable et qui n'avait pas peur d'une femme indépendante. Une vraie femme africaine, c'est cela une femme battante et pleine de succès, une femme qui occupent les

hauts rangs de la société au même titre que les hommes. Très peu de gens l'ont compris. Demandez à un homme, en l'occurrence un peintre, de vous faire le portrait d'une vraie femme africaine battante. Il vous dessinera certainement une femme en pagne avec un enfant au dos, en train de faire la lessive au bord d'un marigot ou encore en train de souffler le feu du fourneau. Dans leur vision, il est difficile d'étendre le rôle de la femme au-delà du ménage. Mais les Ladies comme moi sont venues pour briser ces stéréotypes rétrogrades. Je ne dis pas que la femme ne doit pas s'adonner aux travaux ménagers. Non, il ne s'agit nullement de cela. Je fais moi-même la cuisine, pas seulement celle des occidentaux, mais la vraie cuisine africaine. Je continue malgré mon statut, à faire le ménage chez moi et à faire ma propre lessive malgré la présence de la fille de ménage. Mais le fait est qu'il ne faut pas limiter l'image de la femme à ce stade. Non!

Et comme je l'ai dit plus haut, je ne suis pas pressée pour le mariage. Le mariage n'a jamais été une urgence et les gens gagneraient à changer leur vision des choses. Quand vous êtes une femme qui n'a aucune source de rémunération et qui ne fait rien de ses dix doigts mais que vous arrivez à vous marier et à faire des

enfants, tout le monde est content et fier de vous. Vos parents se disent que vous avez atteint votre but en tant que femme. Mais si vous êtes une femme de trente, quarante, voire même cinquante ans, capable comme on le dit; que vous arrivez à vous assumer sans l'aide de personne et encore moins d'un homme; que vous construisez un empire de vos propres mains, mais que vous êtes toujours sans hommes ni enfants, on trouvera votre situation triste et que vous souffrez en tant que femme. Cette mentalité incorporée dans nos cerveaux depuis le temps de nos ancêtres a formaté la vision de nos jeunes filles. Si vous enlevez à bon nombre de filles le mariage, vous verrez qu'elles n'ont absolument aucune autre ambition et c'est triste. Jeunes filles, nous devons plutôt nous lever et montrer au monde de quoi nous sommes capables en dehors de la maison. C'est ça être une Lady With Attitude. Une L.W.A n'est pas celle qui attend toujours tout d'un homme c'est-à-dire celle qui à la main toujours tendue. La L.W.A n'est pas une mendicante. La seule fois qu'elle tend la main c'est pour donner et non pour demander. Soyez des Lady With Attitude, jeunes dames.

J'ai quarante ans et je me nomme Loukou Aude-Dominique Yasmine (L.A.D.Y). Les initiales de mon nom en disent déjà long sur

moi. Mais je ne suis pas une Lady ordinaire. Je suis au sommet de la pyramide des Ladies. Je suis une Lady With Attitude.

FIN.